

LE PORTRAIT

Constance

Lui, vivant, ne connaîtrait plus la liberté. Il ne verrait plus l'aube grise et humide s'étirer sans fin en épiaint l'horizon. Il ne sentirait plus l'air frais des montagnes l'enivrer le matin. Son destin était devenu, en moins de quelques jours, fatal. Il le savait, l'étau s'était resserré contre lui sans qu'il ne puisse rien faire. Sa vie valait-elle encore la peine d'être vécue ? Telle était la question qu'il se posait depuis que des menottes lui liaient les poignets...

Il était sept heures passées quand les persiennes des volets laissèrent pénétrer le soleil. La lumière baignait la pièce d'une faible lueur. Sa voix était enrouée et ses muscles engourdis. Néanmoins, il n'eut aucun mal à sortir de son lit. Le battant de la fenêtre grinça sévèrement lorsqu'il voulut aérer la pièce pour chasser l'odeur de moisi et d'humidité. On entendait déjà les cris de la foule, le tintement des verres du bar d'en bas et les murmures des passants. Un jour de fête se profilait dans la ville malgré les orages prévus en fin d'après-midi. Le colonel allemand Strauss occupait la suite d'un vieil hôtel de Chalon-sur-Saône, une petite ville française. Seul, comme à son habitude, il quittait sa vaste demeure à la recherche d'œuvres d'art. Collectionner l'Art était pour lui plus qu'un simple passe-temps. Le retraité entassait des milliers de pièces datant d'époques différentes et provenant de pays du monde entier. Sa distraction favorite était de lustrer les cadres dorés de ses toiles en fumant sa pipe, pour sublimer les œuvres auxquelles il tenait tant. Il était apprécié des riverains et des bars où il passait une grande partie de son temps.

Après s'être vêtu de son plus beau costume, il quitta sa chambre et descendit les marches quatre à quatre. Une âme d'enfant revivait en lui chaque fois qu'il s'apprêtait à aller admirer de nouvelles œuvres. Ses yeux brillaient, les pulsations de son cœur s'accéléraient et ses gestes devenaient plus vifs. Le Musée Denon n'attendait plus que lui.

Dans l'après-midi seulement, il s'échappa de l'exposition, tenant à la main une grande toile recouverte de kraft. De retour chez lui, à Meersburg, il s'empressa d'orner sa tapisserie d'un autre cadre, encore plus grand, encore plus beau...

Son regard s'illumina lorsqu'il accrocha l'œuvre. Sa place était ici : au-dessus de sa cheminée, au centre de son immense salon.

Le lendemain, comme à son habitude il émergea vers sept heures, prit son journal, un café et s'installa confortablement sur son divan. Pendant quelques instants, il admira une fois de plus l'œuvre dénichée la veille. La femme du tableau paraissait plus jeune et plus belle encore. Elle était assise, portait une robe carmin accordée au rouge écarlate de ses lèvres. Son regard était profond, elle paraissait presque réelle si l'on avait le malheur de la regarder un peu trop longtemps. Son teint pâle contrastait avec la noirceur de sa chevelure. Sa beauté, comme illusoire, fascinait et envoûtait ses admirateurs.

Ouvrant son journal, le collectionneur parcourut négligemment l'article qui mentionnait le décès soudain d'une célébrité dans la nuit. Il s'agissait d'une mathématicienne anglaise réputée pour ses découvertes. Il referma aussitôt le journal entendant son obligeante, Mlle Günther, ouvrir la porte.

Sans tarder, la jeune demoiselle prit son chiffon et lustra chaque recoin de la demeure de M. Strauss. Elle longea la cheminée, le dos courbé, fredonnant une mélodie. C'est alors qu'elle aperçut trois gouttes de sang, rouges et brillantes. Ses yeux s'écarquillèrent et une odeur nauséabonde lui souleva le cœur, l'empêchant presque de respirer. Elle détourna la tête et appela le propriétaire. L'homme s'avança et interrogea la femme du regard. Celle-ci montra du doigt les tâches qui s'évanouissaient dans les veines du parquet. Il fronça les sourcils, mais suggéra qu'il s'agissait sans doute d'un rat ou d'une souris qui se serait blessé. Néanmoins, elle resta perplexe. Le soir même, lors d'un dîner chez son frère, elle y fit rapidement allusion. Cela paraissait pourtant anodin, mais Mlle Günther avait remarqué que ces gouttes se trouvaient sous le tableau d'une femme — dont elle ignorait le nom — qu'elle avait aperçu en photo sur le journal que M. Strauss avait laissé sur la table du salon. Mais quelques semaines plus tard, le scénario se répéta, obligeant la jeune femme à alerter les autorités. La police mena alors son enquête. Ces mystérieuses morts devinrent cultes. L'Europe entière en parlait. Tout le monde se souviendrait de la disparition soudaine des deux victimes. La police en concluant que leur mort était sûrement une coïncidence avec la vente de leur portrait.

Quelques mois plus tard, le collectionneur entreprit d'acquérir de nouvelles œuvres pour renouveler sa décoration. Il dénicha le portrait d'un historien réputé. Lorsque Mlle Günther entreprit son ménage, elle retrouva avec stupeur trois taches de sang au même endroit. Alors la jeune femme se précipita instinctivement sur le journal qu'avait laissé traîner le vieil homme. Elle n'eut nul besoin de le feuilleter, la une de ce dernier annonçait ce qu'elle redoutait. Une enquête fut ouverte le matin même.

Une fiole remplie d'un liquide rouge fut découverte par un agent. Au même moment, les enquêteurs dénichèrent de grosses sommes d'argent dissimulées dans les murs. Une mystérieuse lettre fut également trouvée. Un cachet de cire avec un écusson étrange la scellait. Quelques jours plus tard, un pêcheur retrouva même des membres de cadavre échoués sur les rives du lac...

La porte de sa cellule s'ouvrit. Il se réveilla en sursaut, tiré de sa rêverie. Le journal venait d'être déposé à la porte, comme chaque matin. Il émergea lentement et jeta un coup d'œil furtif à la une du journal ; soudain il s'immobilisa. À la première page, il lit en tremblant : « M. Strauss, mis en examen ; condamné pour incitation au suicide ? La raison de cette subite arrestation : le vieil homme avait créé une secte organisant la mort de célébrités connues dans le monde entier, afin de les rendre inoubliables. Il avait réussi à convaincre des célébrités que mourir ainsi laisserait une trace indélébile de leur mort dans les faits divers mais surtout dans de nombreux esprits. Quoi de plus grisant que de choisir sa mort et d'en faire la une des journaux ! Un petit carnet, retrouvé au domicile de M. Strauss, répertoriait les morts à venir ainsi que celles déjà perpétrées. Le vieil homme cachait les cadavres de ces célébrités derrière leurs portraits, les jetant par la suite dans un lac. Ces suicides organisés n'étaient le fruit que de folies sadiques et perverses, pourtant imaginées par ce mystérieux collectionneur... »

Mais toutes ses psychoses n'avaient servi qu'à rendre leur mort plus vivante et palpitante que leur vie, ainsi qu'à donner aux plumes des écrivains l'inspiration pour mettre du sang dans les livres.